

# Notes de lecture

## Les modèles d'intégration en questions

Sous la dir. de Michel Pélessier  
& Arthur Paecht

IRIS - PUF - SONACOTRA 2004.



**H**eureuse initiative que cette publication des actes du colloque que la SONACOTRA avait organisé sous le même titre. Un titre qui aurait sûrement gagné à être plus explicite, plus percutant au regard des «enjeux et perspectives» qu'annonce le sous-titre : ce ne sont plus en effet les «modèles d'intégration» qui font débat mais la modélisation même de ce processus appelé «intégration».

Certes, les incontournables rappels explicatifs (historiques, comparatifs, éthiques...) constituent toujours des repères importants, ne serait-ce que pour relativiser la dimension idéologique du débat (modèle français/contre-modèle anglo-saxon...). Ces rappels présentent cependant parfois un presque arrière goût de désuétude, de «clichés» du dernier siècle ! Le monde bouge en effet, et de plus en plus vite, les continents dérivent et les migrations (des femmes, des hommes et même des enfants) sont un des flux les plus importants de cette mobilité qui bouleverse tous les modèles et réinvente des modalités diverses et variées d'installation ou de simples passages. L'heure est à la relecture du lien au lieu, au territoire et à la frontière, pour tout un chacun potentiellement. Des appartenances également (sociales, nationales, ethniques...) qui se déconstruisent et se reconstruisent selon des tactiques en résonance avec aussi bien le jeu des rapports sociaux locaux qu'avec la conquête de nouveaux

droits, au niveau européen et international. Et c'est sans doute bien là que le grain de sable enraye la machine modélique : adossée aux idéaux, à la «tradition» et aux réflexes de la Nation ou de la République (selon), celle-ci a dû mal à évoluer avec des dynamiques qui subjectivisent d'une part et globalisent de l'autre !... La contribution de Catherine Wihtol de Wenden dans cet ouvrage le synthétise bien : «il existe deux types de difficultés: l'une a trait aux réticences de la France à abandonner sa souveraineté dans l'ordre externe des relations internationales, l'autre, à abandonner son exceptionnalité dans l'ordre interne». Derrière ces difficultés, y aurait-il la «peur de nous perdre nous-mêmes», comme le suggère Lucile Schmid ? Une peur qui ne date certes pas d'aujourd'hui. Elle s'est construite comme méfiance à l'égard de toute diversité interne depuis la révolution : «L'une des premières occurrences de cette méfiance antipluraliste est exprimée par Maximilien de Robespierre à la convention, le 24 septembre 1792, lorsqu'il dénonce le «fédéralisme» des Gêrondins qu'il accuse de «vouloir naturaliser en France le gouvernement de l'Amérique» » précise Denis Lacorne. Le débat ces der-

## Notes de lecture

nières décennies sur les « modèles de l'intégration » n'a fait que répéter d'une certaine façon ces éléments de la fiction fondatrice révolutionnaire.

La question n'est-elle pas appelée cependant à se poser et à s'éclairer autrement aujourd'hui ? Dans l'aujourd'hui de la refondation européenne ? :

L'« intégration » des immigrés en France n'a-t-elle pas le même effet de miroir que l'intégration de la France à l'Europe ? Les deux ne font-elles pas buter la France sur ses images ambivalentes ? Images à double facettes, idéalité/réalité, l'une scotomisant l'autre : universalisme et exception, citoyenneté non distinctive et discriminations... Les « modèles » politiques et les réalités sociales auront-ils de plus en plus de mal à s'intégrer ? C'est sans doute la question à se poser pour relancer les machines intégratrices à tous les niveaux. Un autre cap qui pourrait s'intituler « Les réalités d'intégration en questions ».

### A. Chaouite

## Il était parti dans la nuit

Youssef AMGHAR

L'Harmattan, 2004.



Youssef Amghar, écrivain et photographe, s'est attaqué à une question qui touche les jeunes du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne en général, en s'appuyant sur l'exemple des jeunes marocains, « *sans argent, sans travail, et sans existence.* ».

« Il était parti dans la nuit », rend compte d'un profond désespoir et du malaise que vivent ces jeunes, hantés par une seule idée, celle de traverser la méditerranée.

On les appelle les « hourragas », les brûleurs. « *Ils brûlent littéralement les distances et les espaces. Ils brûlent leur vie dans une opération risquée. Ils brûlent leur désespoir le temps d'une traversée.* »

Ce regard s'interroge et montre dans quelles situations difficiles émerge une souffrance majeure dans le lien d'appartenance et d'attachement.

Le livre propose une compréhension et une

## Notes de lecture

description de ce désespoir, à partir des cas comme Hafid. Comment les proches vivent-ils cette séparation douloureuse et cette souffrance sans pouvoir intervenir et retenir ces jeunes, voire même les aider à partir.

A la lecture du roman, plusieurs aspects de la culture et de l'imaginaire marocains resurgissent, et nous plongent ainsi dans un univers chargé de symboles et d'histoire. On retrouve notamment, les épisodes des discussions portées sur le foot-ball, sujet de discussion par excellence, et moyen aussi de « *faire passer le temps* », les premières expériences sexuelles de ces jeunes, en décrivant leurs émois et leurs malaises. Les scènes de cinéma, les retrouvailles dans les cafés du quartier, point de rencontre pour tous les « sans existence » et les désespérés. Sans oublier l'allusion à l'époque coloniale à travers la figure d'Abdelkadir.

En effet, cette réflexion s'origine dans le constat répété, dans le quotidien d'un grand nombre de jeunes, d'une génération, le moins que l'on puisse dire exaspérée et hantée par un désir profond de quitter « le pays » pour exister, même si cela leur coûterait la vie. Du moment où leurs rêves sont « *avortés, leur temps est perdu, et leurs énergies sont stériles, leur vieillissement est prématuré* ». C'est un roman de l'absurde et des maux exacerbés, d'où l'omniprésence de deux mots : le silence et le vide qui traduisent une compréhension et une description de cette souffrance à partir de l'analyse de l'auteur.

La tension entre cette souffrance et l'envie de partir interroge l'implication de tout un système, et se trouve discutée, à la lumière de nombreux témoignages des personnages.

L'apport d'une discipline comme l'histoire, la sociologie au cours de cette réflexion, autorise une mise en perspective des en-

jeux complexes de ces situations.

Quelques pistes de réflexion et des propositions d'un meilleur encouragement de ces jeunes s'imposent, dans une perspective de responsabilité et prise en charge. C'est la mission de ce roman, qui, encore une fois, lève le voile sur une question épineuse, une tragédie humaine qui touche la jeunesse et l'avenir des jeunes marocains. Jusqu'à quand enterrera-t-on encore des vies qui ne demandent qu'à vivre décemment... qu'à vivre dignement ? ■

**Mariam Hamim**





**15<sup>e</sup>** Salon  
de la **REVUE**

ESPACE des  
**BLANCS-MANTEAUX**  
48, rue Vieille-du-Temple  
75004 Paris  
15 & 16 octobre 2005

 La Revue des revues  
ENTREVUES ■

Renseignements : *Ent'revues* - Tél : 01 53 34 23 23 - Fax : 01 53 34 23 00

---

      mairie | quatre | paris

     Avec le soutien de  
la Direction Régionale  
des Affaires Culturelles  
d'Île-de-France

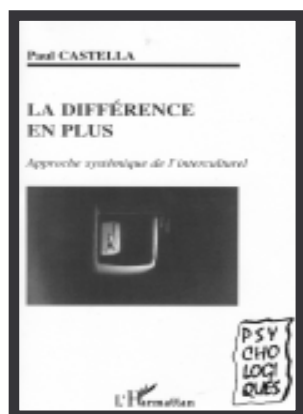
# Notes de lecture

## La différence en plus

Approche systémique de  
l'interculturel

Paul Castella

L'harmattan, 2005.



Cette étude se veut un retour aux origines, origine du monde, des choses et des hommes pour mieux comprendre le présent.

Paul Castella, linguiste et didacticien, fait une approche systémique de l'interculturel. Il commence par rappeler un principe fondamental de la pensée humaine, il s'agit de l'histoire.

Celle-ci a le mérite de nous éclaircir sur l'évolution des croyances et de l'imaginaire humains.

« Toutes les choses du monde ont une histoire et tout a une explication. »

L'auteur fait une étude minutieuse de l'histoire des peuples, et explique que toutes les communautés humaines ont un point en commun, celui d'être xénophobes quelle que soit la civilisation. Il a démontré que c'est une pratique qui a toujours existé en donnant l'exemple du Japon. L'étranger

est un *gaijin*, qui signifie *homme extérieur*. Cependant, au XVI<sup>e</sup> siècle, on utilisait le terme *neam beanjin* qui renvoie aux *blancs*. Cela a existé aussi dans les civilisations musulmanes, chrétiennes, grecques et perses. Selon l'auteur « on est toujours le barbare d'un autre. »

L'existence des espèces est une croyance. La réalité est propre à l'homme, elle est réalité du moment où elle est partagée avec les autres.

Les choses que l'individu sait et les choses qu'il croit savoir sont des savoirs partagés, des consensus, c'est culturel. La réalité elle-même est donc culturelle, c'est du langage explique l'auteur.

Il rappelle à juste titre l'importance du langage. La langue n'est pas un phénomène inné, c'est un apprentissage. Si l'humain ne communique pas il meurt.

Par ailleurs, il y a une distinction entre un comportement culturel qui est « la conduite d'une manière d'être, de faire » et un comportement instinctif qui est bien évidemment celui des animaux.

Paul Castella procède alors à un classement de comportements culturels. Selon lui, il en existe trois.

Le premier est un comportement par démonstration, où la parole n'est pas une condition incontournable pour communiquer cette culture. Il s'agit d'un apprentissage que l'on transmet et que « l'apprenti sachant ce qu'on attend de lui, reproduit exactement le même comportement. »

La deuxième catégorie de comportement comprend ce qu'on a appris sous forme d'injonctions. Il s'agit de conduites acquises dans le langage, regroupées sous l'appellation de « culture formelle » ou « culture explicite. »

Cette sorte de culture est une forme de commandement ou d'interdiction. Elle est

## Notes de lecture

spécifique d'un groupe dans la mesure où ces deux notions sont propres à chaque culture.

La troisième catégorie n'est autre que les comportements réguliers qu'on n'a pas acquis dans le langage, ni par démonstration. « *On les a appris soit par imitation, soit en franchissant les limites et en se retrouvant exclu du groupe.* »

L'individu fait partie d'un groupe quand certaines choses sont partagées par la majorité et que cet individu ne partage pas forcément et prononce différemment. La plupart du temps, « *nous nous imitons les uns les autres et nous faisons tout comme les autres.* »

Paul Castella rappelle l'universalité des gestes, langage universel par excellence. Le non verbal (gestes, mimiques, intonations, souffles, bruits...) appartient presque en totalité au domaine de la culture informelle ce qui peut induire à des quiproquos.

L'auteur s'interroge par ailleurs sur les modalités pratiques de coexistence, desquelles il faut tirer des conséquences, se séparer, changer, négocier. Il présente ses idées sous forme de modèles et « *le concept des systèmes, dit-il, en est un.* » Mais les modèles qu'il présente sont ceux qui lui conviennent, ils lui sont propres. D'où les conflits interculturels qui sont un conflit qu'on ne peut pas résoudre en tant que tel de manière culturelle. Les habitudes sont en partie culturelles et personnelles.

L'interculturel se réfère à des interactions, autrement dit, à des gens qui se rencontrent. Son aspect culturel implique des gens qui ne sont par ordinairement en interaction, du fait qu'ils appartiennent à des groupes disjoints.

La connaissance interculturelle rend plus libre et plus responsable. C'est pour cela

que beaucoup de gens la refusent. D'autant plus que l'interculturel pose un problème majeur et nous conduit vers une situation interculturelle problématique. Pourquoi ? Tout simplement par peur de l'autre, peur de la différence, des gens qui ne pensent pas comme nous, qui n'agissent et ne réagissent pas comme nous. Les gens se trouvent parfois dans des situations déplaisantes sans savoir pourquoi.

L'auteur nous apprend que ce sont des réactions au premier degré qui n'ont pour mission que décrire nos émotions. On peut entretenir ou tuer l'interculturel selon la volonté de chacun. Dans le premier cas, on accepte la différence et les gens tels qu'ils sont et non tels qu'on veut qu'ils soient.

Dans le deuxième cas, si on veut supprimer l'altérité, on ne sera plus confronté à la problématique interculturelle puisqu'on oblige l'autre à devenir comme soi.

C'est à partir de l'interculturel qu'on peut découvrir le culturel, car sans différence il n'y a pas de culture.

Lorsqu'il y a un quiproquo entre deux groupes différents, c'est l'émotion qui l'emporte. On ne rationalise plus, « on émotionne ». Or, les cultures sont des réseaux de conversation dans lesquels des gens émotionnent de manière congruente, de manière rationnelle. Des émotions exprimées dans le langage sous forme de désirs ou d'intentions.

L'auteur propose alors de sortir de cette situation en prenant une position d'observateur, chose qui n'est pas toujours facile car il y a constamment une part de subjectivité.

*La différence en plus* est un ouvrage attrayant, riche en documentation et en témoignages. Au-delà du littéralisme des lectures interculturelles, P. Castella nous donne à comprendre en quoi l'interculturel n'est pas un simple domaine où s'entrela-

# Notes de lecture

cent des processus de significations relevant des systèmes culturels différents. Il s'agit d'une véritable construction des espaces de civilisation ; le minimum, par la tolérance réciproque et le maximum, bien évidemment le respect mutuel. Dans les deux cas, l'implication de deux parties s'avère nécessaire ■

Mariam Hamim

